NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

98 N° 3 1976

Eros libéré ou Eros aliéné?

J. JULLIEN

p. 217 - 237

https://www.nrt.be/it/articoli/eros-libere-ou-eros-aliene-1121

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Eros libéré ou Eros aliéné ?

EROS - CHRONOS - POLIS - NOMOS - THANATOS

Eros était, hier encore, un esclave, comme Prométhée, enchaîné. Mais son rocher, c'était l'alcôve où le confinaient des siècles de pruderie. Si d'aventure il en sortait, il se voyait refoulé — si l'on peut dire — dans les quartiers réservés, victime, lui aussi, de l'apartheid : tous les colonisés sont frères. L'amour courtois se réfugiait dans les chansons paillardes des campus universitaires et des casernes, autres réserves. Sade ne circulait que sous le manteau, et l'on chuchotait à peine le nom de Freud. Bref, enchaîné ou clandestin, Eros ignorait la liberté.

Et brusquement déferle la révolution sexuelle : « Après des siècles d'esclavage », Eros aussi « sort du tombeau ». La sexualité, affranchie, enfin, du tribut de la procréation, est rendue à elle-même, elle redevient ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, le lieu par excellence de la rencontre, le signe, le sacrement de la communication. Le mariage et ses chaînes reculent ; la pilule, talisman du bonheur, est accessible à toutes ; les barrages de la censure cèdent ; les sex-shops et les eros-centers s'ouvrent et le streaking rétablit l'homme dans sa vérité en le dépouillant de ses vêtements et de ses tabous : « ils étaient nus... et n'avaient nulle honte ». Et voilà Eros reconnu, choyé, à la une des journaux, tenant l'affiche des cinémas et des théâtres. Il acquiert ses lettres de noblesse, il a ses théoriciens, Marcuse ou Reich, ses sociologues, de Kinsey au Dr Simon, ses troubadours sur 33 tours, et n'attendra plus très longtemps ses théologiens.

Sans doute, la libération n'est pas totale. Des poches de résistance se maintiennent encore, qui devront être réduites : les homophiles se plaignent qu'on prétende « les guérir au lieu de les reconnaître » [1], le libre contrôle de chaque femme sur toutes les productions de son ventre est refusé par une législation désuète sur l'avortement [2].

---

1. *L'homosexualité à visage découvert,* Colloque international, Paris, 1-3 novembre 1973, d'après *Le Monde,* 7 nov. 1973.

2. Manifeste des 343, *Notre ventre nous appartient,* dans *Le Nouvel Observateur,* 5 avril 1971 : « Les femmes, comme tous les autres producteurs, ont de fait le droit absolu au contrôle de *toutes* leurs productions... ». C'est pourquoi la nouvelle loi française sur l'avortement paraît encore répressive à certains.

Le Mouvement de Libération de la Femme a du pain sur la planche, mais enfin, un grand souffle libérateur passe, irrésistible. C'est une nouvelle Pentecôte dont les prémices déjà s'offrent à nous : « Aurait-on jamais imaginé que des femmes monteraient un jour sur une tribune pour articuler, à leur manière, la psychanalyse et la politique, en parlant de leurs accouchements, de leurs avortements, de leur homosexualité, de leur plaisir, de leur viol — en parlant de leur vie [3] ? »

Les outrances voulues de ces proclamations et ces gestes consciemment provocateurs ne doivent pas faire illusion : ce ne sont pas là positions aventurées d'avant-gardes isolées ou d'intellectuels déphasés. L'impact de la révolution sexuelle ne doit pas être minimisé. Nous en mesurons les effets chaque jour. La révolution sexuelle ouvre la voie à la liberté sexuelle, et celle-ci est reçue comme une valeur jusque dans les « milieux chrétiens » traditionnellement « préservés » jusqu'ici : « Grand-mère, en un sens, est extraordinaire. Quand nous allons chez elle, elle nous laisse sa chambre où nous pouvons coucher tous les deux. Mais qu'y a-t-il dans son esprit ? des conceptions anciennes... Comment la convaincre qu'il s'agit d'une union véritable, profonde, beaucoup plus réelle et riche que celle qu'elle a vécue avec mon grand-père ? Pour elle c'est une passade ; s'il aimait vraiment cette jeune fille, pense-t-elle, il l'épouserait. Or c'est parce que j'aime Martine que je ne l'épouse pas. Je respecte sa liberté. Je ne refuse pas le mariage par défi ni contestation, mais parce qu'il n'a pour moi aucune signification » [4]. Combien de fois avons-nous entendu des propos de ce genre chez des jeunes gens de familles chrétiennes ? Dernièrement, au cours d'un débat avec des « terminales » d'une institution religieuse, j'entendais une jeune fille exprimer son accord total avec un mari qui venait de laisser sa femme et ses trois enfants pour filer le parfait amour avec sa secrétaire : « Qu'a-t-on à lui reprocher s'il s'épanouit mieux ainsi ? ». Quelque temps auparavant une autre, qui vivait aussi avec un père de famille, m'expliquait avec de grands yeux candides que son amour était si transparent que le Seigneur y était certainement présent. Quantité de jeunes vivent ces situations ou les jugent comme une vraie libération.

En un sens (aussi) on les comprend : une suspicion inadmissible sur l'amour et son expression charnelle a pesé trop longtemps dans l'Eglise et plus encore peut-être dans une société victorienne dont la pudibonderie n'avait d'égal que la rapacité, rigoriste en matière de sexualité et laxiste devant l'argent. Inutile de développer longuement le thème de la pudibonderie : les tests révélateurs ne manquent pas. Cherchant un texte de saint François de Sales que je croyais avoir lu quelques années auparavant dans *l'Introduction à la vie dévote,* il m'a fallu ouvrir cinq éditions du siècle dernier avant de rencontrer enfin un chapitre 39 de la 3e partie, traitant « De l'honnêteté du lit nuptial » : toutes les autres éditions, sans crier gare, tiraient un voile pudique sur l'alcôve. La société très laïque n'était pas plus ouverte : certains crient au scandale devant les outrances de l'éducation sexuelle, mais les tabous d'hier étaient-ils plus normaux ? Les planches anatomiques asexuées de nos manuels de sciences na-

3. K. D. KAUPP, compte rendu de la réunion MLF-MLA à la Mutualité, dans *Le Nouvel Observateur,* 22 mai 1972.

4. Témoignage cité dans *Echanges,* n° 109 (1973), « Le couple, les relations préconjugales », 4.

turelles respectaient-elles la création ? Ou bien le Créateur lui-même s'était-il fourvoyé en « les créant homme et femme » ? Dans ces conditions le choc en retour est inévitable : l'excès de pudibonderie d'hier explique, s'il ne le justifie pas, le défoulement d'aujourd'hui.

Pourtant la réflexion sur les conditions d'un exercice humain de la sexualité ne peut pas ne pas poser de sérieuses questions sur le contenu de la révolution sexuelle. Le mouvement actuel, en arrachant Eros à sa prison, ne le charge-t-il pas de chaînes nouvelles, qui, pour être moins visibles, n'en sont pas moins pesantes, à terme ? Eros aujourd'hui pense s'affranchir du temps, de la cité et de la loi ; et si cette libération d'aujourd'hui préparait une aliénation plus grave encore pour demain ? Eros est en marche, c'est incontestable. Mais dans quel sens marche-t-il ? S'agit-il d'un progrès ou d'une régression ?

EROS ET CHRONOS

O temps, suspends ton vol et vous, heures propices,
Suspendez votre cours...

Les amoureux qui arrivent en retard à la table de famille redisent très prosaïquement, à leur manière, Lamartine. Ils ne savent plus l'heure, ils ne sentent pas la faim qui tenaille les autres, puisqu'ils vivent d'amour et d'eau fraîche. Romantiques ou pas, les amoureux rêvent d'arrêter le cours du temps. Le vœu secret d'Eros, c'est d'éterniser l'instant.

L'intensité même du vécu tend à nier la durée : « Nous sommes deux maintenant. Vibrante et fugitive seconde de notre bonheur. Nous sommes deux à jamais, le temps ne compte pas, le temps n'a aucune importance, le temps aliénante angoisse de l'homme. Cette seconde demeure fixée dans l'éternité, nous la voulons ainsi, immuable dans sa perfection. Nous avons choisi pour le présent et nous le vivons seconde après seconde... Nous n'engageons que l'instant que nous vivons, demain est pour demain. Nous n'engageons que l'amour, éphémère ô combien, mais éternel, notre amour. Car cet amour demeure ; on ne peut pas aimer un jour, puis arrêter d'aimer. On aime au présent. Tangible et enivrante présence de l'amour. On ne peut pas arrêter d'aimer, on peut en aimer un autre davantage, c'est tout. C'est triste. Nous avons choisi d'être sincères et la sincérité n'implique pas toujours la fidélité... C'est pourquoi nous avons refusé d'engager l'avenir... Goûter intensément, profondément, chaque instant de notre bonheur et sans nous soucier du reste [5] ... »

Comme cela est bien dit. Nous retrouvons là la littérature de tous les temps et l'expérience quotidienne. Le temps scandé par l'heure, celle du travail, du train ou du repas, n'est-il pas un importun qui, chaque fois, rompt

---

5. Hélène Brown, *Être deux*, ibid., 10.

le charme ? Il opère le « désenchantement » à tous les sens du mot. A ce titre il est l'ennemi-né d'Eros. Il l'a toujours été. Mais le conflit se radicalise dans la civilisation de l'éphémère où nous vivons, ne serait-ce que parce que le mouvement s'accélère alors que la durée s'étire. Redoutable défi pour la fidélité : les rencontres se multiplient, les sollicitations aussi. Or autrefois les gens se mariaient pour quinze ans, après quoi ils étaient veufs ou veuves et se remariaient [6]. Aujourd'hui on en prend pour cinquante ans, comme on dit en langage des prisons, dont vingt-cinq après la ménopause. Alvin Toffler est plus radical dans ses interprétations : « le mariage en série — c'est-à-dire l'enchaînement de mariages temporaires successifs — est taillé sur mesure pour l'âge de l'éphémère, dans lequel tous les rapports de l'homme, tous ses liens avec le monde qui l'entoure, sont à l'image d'une peau de chagrin. C'est l'aboutissement naturel et inévitable d'un ordre social dans lequel on loue sa voiture, on peut échanger sa vieille poupée et jeter sa robe après l'avoir portée une seule fois. Ce sera demain la forme de mariage à l'honneur » [7].

Pourtant le vœu d'Eros demeure un vœu pieux, si l'on peut dire. Il ne mord absolument pas sur le réel : le temps coule, irrémédiablement. Ce vœu est un rêve, et le réel s'impose au bon souvenir de ceux qui prétendent l'oublier. Les meilleurs moments n'ont qu'un temps. Les transports les plus exaltés finissent par retomber. Et quand on rêve, on finit toujours par se réveiller.

La condition humaine s'inscrit dans le temps. Eros, dans la mesure où il est humain, ne peut s'en affranchir. Il faut bien en tenir compte. Eros s'inscrit dans une histoire. Dans la mesure où une personne humaine est humaine, elle n'est pas un flamboiement de conscience instantané, sans préparation ni suite, elle a une histoire, elle est une histoire. Si l'amour cherche l'accueil total, et la rencontre plénière et la totale communication, il saisit l'autre dans le temps, dans son temps, avec ce que le présent hérite de son passé, avec aussi tout ce que l'avenir lui réserve. L'intégration de la durée fait partie d'une vie humanisée. Une existence éclatée, brisée par des sincérités successives, exprimant des « moi » multiples et contradictoires, modelée par les circonstances, n'est pas le fait d'un homme véritable. Elle réédite de tristes héros de « la vingt-cinquième heure ». L'identité, la persistance du sujet, la capacité de s'affirmer le même à travers la durée et le flux des « états d'âme » est une composante fondamentale de la vie humaine. Elle est une condition nécessaire pour dire vraiment « je » : « je suis, j'étais, je serai ». Elle est la garantie d'un « tu » authentique, et donc d'un « nous » vraiment humain. Peut-on se donner totalement plusieurs fois dans la plénitude qu'on nous décrivait plus haut avec tant de lyrisme ? L'homme

---

6. Cf. J. FOURASTIÉ, *Essais de Morale Prospective*, Paris, Gonthier, 1966, p. 60 ; Ph. ARIÈS, dans Semaine Sociale de Metz, Lyon, Chronique Soc. de France, 1973, p. 119.

7. *Le choc du Futur*, Paris, Denoël, 1971, p. 287.

« modulaire » [8], plongé dans un cadre de vie et pris dans des relations interchangeables, s'enrichit-il en humanité en réduisant la sexualité à une relation modulaire ? La déconnexion entre Eros et Chronos déshumanise littéralement Eros. La publicité, vitrine de notre société de consommation, démontre, sans s'en douter, les conséquences déshumanisantes de cette déconnexion : le sexe, symbole, sacrement du bonheur, de la vie, est inséparable de la jeunesse : l'âge mûr et plus encore la vieillesse n'y trouvent de place que comme repoussoir, la plupart du temps [9]. A ce compte, la vie humaine, celle qui vaut la peine d'être vécue, « plus que la fleur ne dure » ; il faut cueillir « dès aujourd'hui les roses de la vie ».

En réalité l'intégration du temps dans l'amour lui donne sa plénitude humaine, car celui-ci ne prend sa pleine dimension que dans la durée. Le désir, dans son immédiateté et sa revendication anarchique, même s'il paraît accompli dans la spontanéité, est en réalité menacé radicalement. Comme l'a bien montré D. Vasse, c'est le renoncement au « tout, tout de suite » qui permet d'accéder du besoin, chosifiant, au désir véritablement humain, qui est ouverture à l'autre, et, à travers l'autre, à l'Autre [10]. Ce renoncement est précisément la condition de la rencontre et de l'accueil de l'autre dans son altérité. Ce n'est pas par hasard que le point de rupture entre Freud et ses disciples transfuges, H. Marcuse et W. Reich, se situe très

---

8. Alv. TOFFLER, *ibid.*, ch. VI, qui renvoie aux modules lunaires, dont on emboîte les éléments interchangeables en fonction des besoins. Il évoque ailleurs un projet-canular qui n'est pourtant pas sans signification : la « Famille modulaire ». Selon ce projet, « le cadre laisserait derrière lui à la fois maison et famille. Sa firme s'occuperait de lui trouver une famille appropriée dans son nouveau lieu de travail (les membres en seraient soigneusement sélectionnés de façon à refléter fidèlement les traits de personnalité de la femme et des enfants abandonnés). Un autre cadre itinérant viendrait alors « se brancher » sur la famille restée en arrière. Personne ne semble avoir pris cette idée au sérieux — pour l'instant tout au moins » (p. 99).

9. Voir V. MORIN et J. MAJAULT, *Un mythe moderne, l'érotisme,* Paris-Tournai, Casterman, 1964. Cf. Fanny DESCHAMPS citant W. Klein, photographe et metteur en scène de Polly Maggoo : « Pour moi, dit-il en substance, une femme qui ne suit pas la mode, qui s'habille aujourd'hui au-dessous du genou, est une femme asexuée. J'ai pitié d'elle » ... « Les apprenties sorcières, commente F. Deschamps pour les admiratrices, qui ne semblent pas savoir que l'homme associe irrésistiblement l'idée du jeu sexuel à l'idée de jeunesse » (dans *Elle,* 22 déc. 1966) ! Pourtant *Elle,* comme toute la presse, ne montre quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent que des femmes jeunes et jolies et des Apollons en veston ou en caleçon.

10. *Le temps du désir,* Paris, Seuil, 1968 : « ... En découvrant qu'il peut se passer effectivement de son père ... il (l'enfant) retrouve la possibilité de vivre en fils. Le renoncement est la marque du désir qui ne vise plus à se satisfaire de l'autre, mais à le poser dans l'existence, dans sa différence de sujet inaliénable, Autre » (p. 33) ; et tout le ch. II au titre évocateur : « Le renoncement ou la vérité du désir » : « Dès que le sexe ou la loi ne sont plus médiateurs entre les êtres, dès qu'ils deviennent à eux-mêmes leur propre fin, ils pervertissent et aliènent ceux qui s'imaginent en jouir ou en profiter » (p. 77).

exactement dans le refus chez ces derniers d'accepter « la transformation du principe de plaisir en principe de réalité » [11].

Le caractère éclaté, atomisé, de la vie sociale aujourd'hui explique bien le sens que certains donnent spontanément à une rencontre sexuelle sans passé ni lendemain : « Beaucoup considèrent par exemple les relations sexuelles comme un moyen rapide de ' connaître l'autre '. Au lieu d'envisager l'acte sexuel comme quelque chose qui vient après avoir longuement tissé des liens avec quelqu'un, ils le considèrent, à juste titre ou non, comme un raccourci vers la compréhension plus intime de l'autre » [12]. Alors ce que l'on pense être enrichissement devient appauvrissement : on croit pouvoir accéder à la réalité — la relation profonde — en en posant le signe. Mais personne ne peut faire l'économie du dialogue, de l'apprivoisement réciproque, dirait le Petit Prince, et cela demande du temps [13]. Celui qui croit couper au plus court perd sur les deux tableaux. D'abord il établit une relation humaine fallacieuse, et l'illusion du donjuanisme dénonce bien ce caractère mystificateur d'Eros livré à lui-même [14]. Ensuite il dévalue le signe très précieux de l'amour et c'est « la *chute dans l'insignifiance* » dont parle P. Ricoeur [15]. En amour comme en économie l'inflation des signes ruine les valeurs, et rend difficiles les échanges !

En réalité c'est au cœur du risque que représente pour Eros le Temps, la durée, que naît sa chance, chance de vie, de croissance. Le désir livré à lui-même, Eros abandonné à ses propres énergies refuse le temps. Mais par le fait même il se perd dans le rêve, il tourne le dos au réel humain et se déshumanise. Eros éternisé dans l'instant, c'est le rêve des amoureux, mais c'est le contraire du réel, c'est un mirage, et qui se fie au mirage meurt bientôt de soif... L'Eros de rêve n'est pas l'oasis devant l'homme au désert,

11. H. MARCUSE, *Eros et civilisation,* Paris, Ed. de Minuit, 1963, p. 24 ; cf. p. 74, 137, 172, 196 ss ; W. REICH, *La révolution sexuelle,* Paris, Plon, 1968, p. 51 ss. Et, en face, S. FREUD : « Cette répression d'instincts sur laquelle repose ce qu'il y a de plus sérieux dans la culture humaine » (*Essais de Psychanalyse,* coll. *Petite Bibl. Payot,* 44, 1970, p. 53 ; cf. p. 27). Voir aussi A. JEANNIÈRE, *Anthropologie sexuelle,* Paris, Aubier Montaigne, 1964 : « dans le monde humain, l'épanouissement de la sexualité animale est proprement la destruction de l'amour » (p. 63).

12. Alv. TOFFLER, *op. cit.,* p. 643.

13. Cf. Fr. DUYCKAERTS, *La formation du lien sexuel,* Bruxelles, Ch. Dessart, 1964.

14. Plusieurs psychanalystes et psychologues ont observé que la virilité apparente du Don Juan cache souvent une réelle impuissance ; p.ex. A. HESNARD : « beaucoup de Don Juan sont des inquiets retrouvant la mère dans toute femme... l'infidélité maritale, bien plus souvent qu'on ne le croit vulgairement, repose sur un conflit intime : elle est signe, non de liberté et de puissance, mais précisément du contraire » (*La sexualité normale et pathologique,* coll. *Petite Bibl. Payot,* 1959, p. 254).

15. *La merveille, l'errance, l'énigme,* dans *Esprit,* n° 289 (nov. 1960) « La

mais un mirage, une mystification, une aliénation majeure... L'illusoire affranchissement d'Eros devant le temps n'est d'ailleurs pas un cas unique : le même renversement dialectique se produit dans la rencontre entre Eros et Polis, la cité, le groupe, les autres.

EROS ET POLIS

Les amoureux sont seuls au monde.

Fermons la fenêtre et laissons les volets clos.
A quoi bon se lever ce matin ?
N'ouvrons pas les rideaux
Et restons couchés, bien enlacés...

Ce « tube » de Nicoletta durera ce que durent les chansons à succès, il sera remplacé par d'autres, mais l'inspiration sera la même, comme dans ce tout dernier-né : « On est là, toi et moi, tous les deux, seuls sur la terre ». Chansons d'aujourd'hui, chansons d'hier et de toujours. Les amoureux se promènent loin des sentiers battus, ou bien ils se perdent dans la foule anonyme. Eros cherche l'isolement. C'est encore une façon d'assurer sa liberté. Il dissout les liens les plus solides au profit de la relation amoureuse. N'est-ce pas d'ailleurs le plan du Créateur : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme » ? Les jeunes gens prennent cela très au sérieux. Ils hésitent moins qu'hier à s'affranchir. Ils affrontent sans sourciller les foudres du père indigné — et de Zeus — en se mettant en ménage sans consulter papa, ni Monsieur le Maire, ni Monsieur le Curé. Ils se libèrent ainsi de toutes les tutelles et achèvent le meurtre du père en secouant du même coup le joug de la famille et celui de la société civile, dont Marcuse souligne la secrète complicité, sans parler du joug de l'Eglise.

Il existe en effet un vœu profond d'indépendance dans l'amour. Si l'indépendance lui est refusée, il la prend et rompt avec ceux qui prétendent lui imposer leur tutelle, fût-ce celle de leur regard. D'ailleurs l'exigence d'Eros paraît inscrite dans la nature : d'où vient que, dans toutes les cultures, les amoureux entendent soustraire au regard des autres leurs rencontres amoureuses ? Ils s'isolent pour célébrer leur amour [16], même aujourd'hui où Eros pousse très loin la publicité de ses approches.

16. Les constatations des ethnologues semblent toutes convergentes ; cf. p.ex. pour les Nambikwara, Cl. LÉVI-STRAUSS, *Tristes tropiques*, coll. *10/18*, Paris, Union gén. d'éd., p. 281 ; pour les Hopi, D. TALAYESVA, *Soleil Hopi*, Paris, Plon, 1965, p. 65 ss ; pour les Mundugomor, M. MEAD, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963, p. 193 ss ; pour les Trobriandais, B. MALINOWSKI, *La vie sexuelle des sauvages du Nord-Ouest de la Mélanésie*, coll. *Petite Bibl. Payot*, 156, 1970, p. 60, 62. Pour un essai d'explication, voir H. VAN LIER,

Paradoxalement l'actuel resserrement du tissu social tend à privatiser de plus en plus les choses de la sexualité. Un curieux renversement s'est opéré : hier le sexuel était le social par excellence — peut-être en raison d'une perception intuitive de la fragilité démographique du groupe [17] — alors que le politique était une affaire privée, relevant des querelles d'héritage entre la « maison » de France, par exemple, et la « maison » d'Autriche. Aujourd'hui la démocratie met en jeu, plus ou moins activement, des masses ; elle situe le politique à sa juste place : il devient la quintessence du social ; cependant que la sexualité se voit reléguée dans la catégorie du privé : « Goûter intensément ... notre bonheur et sans nous soucier du reste », disait notre témoin de tout à l'heure ; « notre amour ne regarde que nous », « je vous dénie le droit de vous occuper de nos affaires de cœur », combien de fois entendons-nous ce genre de proclamation ? Vraiment les amoureux entendent être seuls au monde. Toute intervention d'un tiers ou, à plus forte raison, du groupe ne peut dès lors être reçue que comme une intrusion intolérable : l'autre est purement et simplement un intrus, même l'Autre, d'où la difficulté, jusque chez certains qui se disent encore chrétiens, d'admettre que Dieu puisse avoir quelque chose à faire dans leur amour ou leurs amours... A la limite, l'autre, le partenaire lui-même, sera considéré comme un intrus, en ce sens que la relation ne lui confère pas de droit particulier puisqu'elle ne saurait en aucun cas être un engagement de la part d'aucun des deux : « Plus tard, demain peut-être, nous en aimerons un autre, nous aurons envie de vivre avec un autre. Nous devrons alors être capables de partir, de laisser l'autre partir. Respecter notre indépendance, notre individualité mutuelles, notre liberté » [18].

Pourtant la solitude des amoureux ne se maintient que dans une amnésie voulue ou subie, mais éphémère de toute façon. L'isolement est un autre désir d'Eros, mais un autre rêve aussi : le groupe est présent au cœur de la relation amoureuse, au point qu'Eros, allergique à Polis — le groupe, la cité —, ne peut pourtant vivre sans elle.

L'amour en lui-même est déjà, radicalement, refus de la solitude. Le dynamisme d'Eros se nourrit du manque radical, de l'incomplétude de chacun, qui le pousse vers l'autre à la recherche de cet achèvement, jamais accompli, dans la rencontre. L'amour se vit sur fond de solitude : en ce sens qu'il se nourrit de la volonté d'en sortir : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ». C'est justement dans la découverte de son incomplétude, de son manque, dans l'accueil de la différence — l'enfant l'entrevoit déjà entre ses parents, eux-mêmes différents — que l'homme s'ouvre à l'autre et apprend à aimer [19]. N'est-ce pas la rencontre dans la reconnaissance parta-

---

L'esprit et la bête, dans *Esprit,* n° 289 (cité note 15) 1850 ss ; cf. aussi peut-être M. MEAD, *L'un et l'autre sexe,* Paris, Gonthier, 1966, p. 141.

17. Cf. J. FOURASTIÉ, *Essais* (cité note 6), 1re partie.

18. H. RIOUX, *art. cit.* (cf. note 5).

19. « ... l'interdiction de se saisir dans sa propre origine conduit l'homme, par la médiation de la loi, à être saisi par la rupture d'une origine, d'une naissance qui est bien la sienne, mais qui est indissociable de l'union de deux êtres qui, différents l'un de l'autre, sont à l'origine de son être unique. L'ori-

gée, au-delà d'une solitude partiellement et fugitivement dépassée, qui constitue l'essence de l'amour ? C'est pourquoi les amants en parlent comme d'une naissance, ils ont conscience de commencer à exister quand ils existent dans le regard de celui ou de celle pour qui ils sont tout. Le plaisir qui en jaillit apparaît alors comme une efflorescence, un plus, mais en lui-même incapable de remplacer la rencontre, et ce n'est pas là la moindre de ses ambiguïtés. Comme tout signe, il peut être à la fois révélateur ou écran : signe de la rencontre, il risque de lui faire obstacle et de se substituer à elle car il est plus facile d'accéder au plaisir qu'à la rencontre, et il peut, pour un temps, donner le change en créant l'illusion de la rencontre [20].

Est-ce à dire que lorsque le miracle s'accomplit, lorsque la rencontre, brisant deux solitudes, s'opère, le couple peut s'enfermer en lui-même ? Pas davantage. Le couple ne peut pas oublier les autres, sinon pour un temps, le temps d'un rêve. Le réel humain, de chacun et du couple, s'impose en effet de tout son poids. Aucun des amants n'est apparu comme Melchisédech, sans père ni mère ; chacun a ses origines, ses parents, son groupe, ses amis ; et plus il est humanisé, plus il est « socialisé » ; et plus il est lui-même, plus il est en communion avec ceux qui l'ont fait ce qu'il est. Marx n'avait pas tort, l'homme est social ou il n'est pas, et plus il est homme, plus il est social.

Cela est si vrai que le couple le plus réussi ne peut se contenter longtemps d'exister sans liens extérieurs. Au bout d'un certain temps cette relation unique souffre d'une carence profonde, si elle n'est pas reconnue par le groupe humain dans lequel évoluent les amants. La femme plus encore peut-être que l'homme a besoin de s'afficher avec l'homme qu'elle aime, comme si son regard à lui ne suffisait pas pour la constituer dans l'être. Le regard des autres est requis comme un sceau, une authentification de cet amour. La reconnaissance du groupe est ressentie comme une nécessité vitale, vitale

---

gine de l'homme porte le sceau d'une irréductible différence. La trace, que la différence sexuelle originaire inscrit dans l'unité de l'homme et qu'elle brise déjà, est son sexe » : D. VASSE, *Le temps du désir* (cité note 10), p. 124.

20. « Ce qui vient alors à la place de la jouissance (celle de la rencontre), c'est le plaisir. Comment en serait-il autrement, puisque la jouissance est interdite et que le désir, habité par le manque, ne saurait être satisfait ? Le plaisir n'est pas, contrairement à ce que l'on croit, l'objet du désir. Ce que cherche celui-ci, c'est la jouissance. C'est pourquoi le plaisir vient irrémédiablement trop tôt, et si la jouissance peut se saisir quelque part, c'est dans l'avant, comme promesse, et dans l'après, comme au-delà... » : L. BEIRNAERT, *La sexualité escamotée*, dans *Etudes*, janv. 1972, 84. Cf. aussi P. RICOEUR, *art. cit.* (cf. note 15), 1674 s. : « Finalement, quand deux êtres s'étreignent, ils ne savent ce qu'ils font ; ils ne savent ce qu'ils veulent ; ils ne savent ce qu'ils cherchent... Que signifie ce désir qui les pousse l'un vers l'autre ? Est-ce le désir du plaisir ? Oui, bien sûr. Mais pauvre réponse ; car en même temps nous pressentons que le plaisir lui-même n'a pas son sens en lui-même : qu'il est *figuratif*. Mais de quoi ? »

pour la plénitude de l'amour. Et pas n'importe quel regard : il ne suffit pas de s'afficher, car la provocation de ceux qui s'imposent au groupe sans se soucier de son opinion ne leur apporte pas la paix et la sécurité dont ils ont besoin s'ils veulent durer. Seule la reconnaissance par le groupe peut leur donner la paix nécessaire à la traduction sociale de leur amour. Témoins ces ménages à trois où les amants croient pouvoir tenir un moment cet équilibre instable, quand l'époux évincé accepte un « arrangement » pour sauvegarder ce qui lui reste : bientôt les amants ne se contentent plus de la clandestinité, comme si leur liaison réclamait en quelque sorte la ratification du groupe... tant il est vrai que les amoureux ne sont pas seuls au monde [21].

Ce n'est pas seulement le groupe restreint des parents et des amis qui se trouve convié à ratifier le statut des amoureux, la cité tout entière est présente à la relation amoureuse la plus discrète, la plus secrète, bien plus profondément que ne s'imaginent les amants. C'est du groupe en effet qu'ils tiennent et leur langage et leurs signes et même leurs gestes. Leur langage, si personnalisé soit-il, ne pourra jamais que broder selon leur équation personnelle sur des schémas et des significations hérités. Au moment même où ils se croient affranchis du groupe, il est là, présent, jusque dans leur révolte : « La société fait la sexualité, car il existe une détermination culturelle de chaque composante du vécu de la sexualité comme conduite et désir. Nul n'échappe à cette influence de la culture sur la sexualité, sinon par une protestation tout imaginaire d'une liberté absolue et irréelle. La transgression même des modèles sociaux de la sexualité porte la marque de la culture où elle reste située à son insu. La vie sociale constitue donc une culture de la sexualité » [22]. Dans l'amour humain comme dans toute affaire humaine, il n'y a plus rien de purement naturel, tout porte la marque de la culture [23]. A travers la culture, c'est le groupe qui s'interpose, et moins les amants sont conscients de sa présence, moins ils en sont affranchis. Eros rêve de solitude. Il voudrait quitter la ville pour les chemins creux, mais la ville s'impose à lui et l'arrache au rêve. La solitude n'est possible que dans la fuite ou dans une halte d'un instant.

> Fermons la fenêtre et laissons les volets clos.
> Tant pis pour le patron.
> Mes yeux dans tes yeux si bleus, si beaux,
> Passons la journée à la maison.
>
> .....
>
> Pourquoi donc faut-il s'éveiller ?
> A quoi bon aller travailler !
> Avec toi je veux oublier.

---

21. Cf. la brève analyse de Ch. Ducoco, *Le Mariage,* coll. *Eglise en dialogue,* Paris, p. 158.

22. J. Cl. Sagné, *La mutation des modèles de l'échange sexuel dans une société en changement,* dans *Le Supplément,* n° 111 (nov. 1974) 481.

23. L'impuissance sexuelle de Victor, le sauvage de l'Aveyron, observée par son tuteur, est très significative ; cf. L. Malson, *Les enfants sauvages,* Paris, Plon, 1964, nn. LIV et LV, p. 241 s. Cf. aussi M. Mead, *Mœurs* ... (cité note 16), p. 252.

Ainsi chante Nicoletta avec tous les amants du monde. Mais le réel, le réel social, les autres, sont là avec toute leur densité d'existence et d'exigences. Ici encore Eros, pour être humain, réel, viable, doit renoncer à sa délicieuse solitude. Pas question de fermer les fenêtres et de garder les volets clos, les bruits de la rue, les bruits de la vie arrachent les amoureux à leur mirage. Les persiennes obstinément closes sont le signe d'une maison vide, d'une maison de passe... ou d'une maison mortuaire.

Nouvelle contradiction : Eros rêve de solitude, mais s'il s'enferme et se coupe du monde, des autres, il se déshumanise. Eros ne peut s'humaniser qu'en acceptant l'irruption des autres, de la vie. Affronté au temps, Eros doit risquer aussi la rencontre avec les autres, qui sont pour lui une menace et une chance... Et nous n'avons pas parlé de l'intrus par excellence qu'est l'enfant, fruit de l'amour et son tourment : il confirme la rencontre de ses parents par son existence même et l'empêche en même temps par ses cris de bébé, ses vociférations d'adolescent et sa parole d'adulte !

La sexualité fraîche et joyeuse n'est décidément pas pour demain : Eros ne peut s'humaniser sans intégrer le temps et les autres ; mais le temps et les autres le font éclater en quelque sorte... d'autant plus que Chronos et Polis conjugués introduisent une nouvelle composante qui est une nouvelle négation d'Eros : Nomos, l'Institution, la Loi.

EROS ET NOMOS

L'amour est enfant de Bohême...
Il n'a jamais connu de loi...

On le chantait hier, on le chante aujourd'hui sur d'autres mélodies, mais c'est l'expérience de toujours. Eros, frère de Dionysos, est l'enfant de l'instant, du moment présent ; sa grâce lui vient de sa spontanéité. Le triomphe d'Eros, c'est celui de la vie, du jeu, de la fantaisie, de la création permanente, sans entrave. Eros n'est séduisant qu'en liberté. Comme les fauves, et comme les oiseaux, il meurt en cage. Sa cage à lui, c'est la loi, l'institution, le mariage.

Si l'amour n'a jamais connu de loi, comment pourrait-il se soumettre aujourd'hui ? Nous vivons en plein mouvement, dans la civilisation de « l'image cinétique » [24], cependant que des courants complexes font remonter à la surface des valeurs l'authenticité et la spontanéité comme exigences premières.

Dans ces conditions comment pourrait-on demander aux hommes de se lier pour un temps dont ils ne savent ce qu'il sera ? Comment enfermer dans une structure rigide, une institution, un moi dont on ne sait ce qu'il deviendra ? « Plus tard, demain peut-être, nous en aimerons un autre, nous aurons envie

24. Alv. Toffler. *Le choc du Futur* (cité note 7), p. 175 ss.

de vivre avec un autre... Nous pouvons arriver à avoir un idéal différent et ceci peut être intolérable... C'est pourquoi nous avons refusé d'engager l'avenir [25] ... »

Quantité de jeunes et de moins jeunes autour de nous signeraient ce texte. Notre époque, plus que d'autres, a besoin de cet espace de liberté, de création, d'invention qu'est l'amour. Pour l'homme encagé dans des horaires rigides et des autoroutes en béton, prisonnier de tant de sens interdits et de parc-mètres physiques et moraux, la sexualité n'est-elle pas « le dernier refuge de l'aventure » [26] ? Les gens sont ligotés dans d'étroits formalismes, isolés dans « la foule solitaire », incapables de relations humaines satisfaisantes, et on voudrait encore les frustrer de cette rencontre magique qu'est l'amour, en le soumettant à des interdits rigoureux ! Même de l'amour, notre monde, décidément trop sérieux, veut faire un « jeu interdit ». Beaucoup pensent que la liberté ne se divise pas et qu'une seule limitation en ruine le principe : l'arbre de la connaissance du bien et du mal ne projetait-il pas son ombre de mort sur tout le jardin ? « De l'arbre de la connaissance du bien et du mal vous ne mangerez pas, sinon de mort vous mourrez sûrement ! » Dans ces conditions le jeu vaut-il la chandelle ? L'amour, enfermé dans le mariage, est-il encore l'amour ? Quelle place le mariage laisse-t-il à la spontanéité, à l'invention, au jeu ?

N'y a-t-il pas une contradiction radicale entre l'amour et la fidélité ? L'amour n'est-il pas à lui-même sa propre loi, sa propre exigence ? Comment prétendre l'obliger, lui qui n'a de sens que dans la liberté ? Qui peut faire un devoir à quelqu'un, fût-ce à soi-même, d'aimer ? Un devoir d'aimer ! L'amour ne peut pas être enfermé dans une loi. Ou bien on aime et l'on n'a que faire d'une loi, ou bien l'on n'aime pas, ou plus, et jamais une loi n'éveillera ou ne réveillera l'amour : « Je vous en conjure, filles de Jérusalem... n'éveillez pas, ne réveillez pas mon amour avant l'heure de son bon plaisir » (*Ct 3*, 5). Alors, à quoi bon l'enchaîner dans un cadre inutile ou mensonger ? Entre Eros et Nomos, le divorce est total.

Et pourtant, une fois de plus, la vie, la vie humaine, naît de cette conjonction de forces apparemment contradictoires et se maintient dangereusement sur une ligne de crête, entre Eros et Nomos.

C'est parce qu'Eros se vit dans le temps, dans la durée, et qu'il se déploie dans une communion avec les autres, qu'il n'échappe pas à une loi. Refuser de l'inscrire dans la durée, c'est le déshumaniser. On l'a souligné : dès lors qu'il se vit dans un groupe, Eros ne peut faire abstraction du langage, des signes, de la culture du groupe : les groupes humains les plus indulgents pour les frasques d'Eros l'ont toujours néanmoins entouré de leur vigilance : leurs rites ne

---

25. H. Rioux, *art. cit.* (cf. note 5).
26. D. Riesman, *La foule solitaire*, coll. *Notre Temps*, 9, Paris, Arthaud, 1964. p. 205.

sont pas les nôtres, ils n'en sont pas moins contraignants, au contraire [27].

Sans doute, on peut concevoir cette exigence du groupe comme une survivance de ce passé récent où la fécondité était inséparable de la sexualité. Mais ce n'est pas évident. En effet, ce n'est pas seulement l'équilibre démographique du groupe qui appelle l'institutionnalisation de l'amour, mais bien son équilibre social, c'est-à-dire l'équilibre biologique et psychologique du groupe en tant que groupe. Les membres d'une communauté humaine quelconque doivent en effet savoir à quoi s'en tenir sur les relations des uns et des autres. Evidemment des relations dépersonnalisées peuvent faire l'économie de cette connaissance : la vie privée du pompiste du garage voisin ou de la caissière du libre-service d'à côté importe peu au client. Mais plus on prétend personnaliser, humaniser les relations, plus il faut que les membres du groupe soient perçus dans leur identité et donc dans la vérité de leurs relations : il n'y a pas de vie sociale sans statuts sociaux. Si je dois rencontrer rarement, ou seulement pour des relations purement fonctionnelles, Marie-Noëlle et Bernard, je puis les appeler Madame et Monsieur ; à la rigueur je puis me permettre de les appeler par leur prénom : c'est commode puisque je fais ainsi l'économie de leur statut social. Mais si je dois vivre près d'eux, il faudra bien que je sache s'ils sont amis, fiancés, amants ou époux ; sinon l'inconsistance de leur statut multipliera les situations fausses et les incidents tout au long de la vie quotidienne : rencontres, invitations, fêtes, présentations, etc. Cette carence rendra difficile, voire impossible, leur intégration dans le groupe, ou désintégrera le groupe lui-même : on voit de plus en plus de familles profondément perturbées par ceux de leurs enfants qui entendent se soustraire au statut social du mariage, tout en vivant dans la famille, sinon de la famille.

La sexualité n'est pas et ne peut pas être une affaire purement privée. Une sexualité humaine est vécue dans un groupe humain ; c'est pourquoi elle ne peut se soustraire à une loi humaine sans se déshumaniser. L'avortement par exemple ne regarde pas seulement la femme qui se fait avorter, pas même les femmes en général : il met en jeu l'attitude vis-à-vis de la vie humaine dans ses origines et concerne tout le groupe humain. De même le mariage. Il est curieux de constater que les gens les plus soucieux, à juste titre, d'arracher l'économie à l'individualisme libéral sont parfois les plus acharnés à livrer la sexualité aux caprices du libéralisme, comme si le « laissez faire, laissez passer », gravement préjudiciable dans un domaine de la vie sociale, était bénéfique dans un autre. Une totale liberté économique n'est liberté que pour les plus forts ; pour les plus faibles, cette liberté théorique engendre une aliénation pratique, c'est pourquoi une vie sociale humaine exige qu'à la loi de la jungle on substitue une loi humaine [28]. De la même façon, abandonner la sexualité à une liberté sans loi ne reviendrait-il pas à favoriser l'aliénation des plus faibles, hier les femmes et les enfants, et demain qui ?

Ce sont les conditions concrètes de la vie sociale qui appellent l'institutionnalisation. Eros humanisé ne peut se soustraire à Nomos, sinon il lui faut

27. Cf. p.ex., concernant les îles Trobriand, B. MALINOWSKI, *La vie sexuelle...* (cité note 16), « Les avenues du mariage », p. 68 ss.

28. On l'a remarqué depuis longtemps, et Vatican II le dit explicitement : *Gaudium et Spes,* 65/2 et 67/3. On connaît le mot de Lacordaire : « entre le faible et le fort, c'est la liberté qui opprime et la loi qui libère » et, commente H. Madelin, « dans une société de ce type la liberté n'est plus que celle du 'renard libre dans un poulailler libre' » (dans *Projet,* n° 100 [déc. 1975] 1168). Ce fait reconnu dans la vie économique et politique épargnerait-il la vie sexuelle ?

sortir de la ville... et de l'humanité. Mais c'est aussi le facteur temps, Chronos, qui réclame l'institution. Certes, la loi, à elle seule, ne suffit pas pour nourrir l'amour. Mais l'un et l'autre sont-ils les irréconciliables ennemis que l'on dit ? Eros humanisé, Eros vécu dans le temps, affronté à la durée, mesure vite sa faiblesse : selon W. Reich, la durée moyenne des passions amoureuses serait de deux à quatre ans ! De fait cela doit correspondre à la durée statistique des mariages des monstres sacrés de l'écran. Eros livré à lui-même ne peut franchir la barre du temps. Pourtant l'expérience le montre, lorsqu'il est ressaisi par l'homme tout entier, intégré dans la personne, porté par son propre élan et par les autres énergies de la personne, dans les passages à vide il peut franchir bien des précipices. La loi ne se substitue pas à l'amour défaillant, elle en est bien incapable. Mais elle fonctionne alors comme un garde-fou, elle neutralise les vertiges passagers, permet à la personne de se ressaisir, et, bien souvent, à l'amour de revivre.

Apparemment Nomos, comme Chronos et Polis, aliène Eros en tuant sa spontanéité native. En réalité il peut le sauver. Ce n'est point automatique : puisqu'il s'agit d'une réalité humaine l'ambiguïté demeure. Mais ambiguïté n'est pas fatalité. Nomos peut fonctionner comme une chaîne ; il peut aussi fonctionner comme une corde de rappel. Finalement il appartient à la personne engagée dans les liens de l'amour de donner, à Nomos comme à Chronos et à Polis, un sens aliénant ou un sens libérateur.

Cela ne signifie pas, évidemment, que la « loi » dans laquelle est vécu l'amour soit indifférente. Qu'Eros ne puisse se soustraire à Nomos pour vivre ne saurait justifier n'importe quelle institution matrimoniale. Eros a plusieurs visages : sourire ou grimace. Nomos aussi. Les « lois » qui, dans chaque société, régissent l'amour doivent sans cesse être soumises à la critique en fonction des exigences propres à l'amour humain et en fonction du temps et du groupe humain, sinon l'amour ne sera plus humain. On sait combien la volonté du père pouvait peser sur le choix (?) des fiancés dans l'aristocratie et la bourgeoisie du XVIIe siècle ou la paysannerie du XIXe [29] ... Les conditions socio-économiques peuvent l'expliquer sans le justifier pour autant... En tout cas les gens ont pu vivre et s'aimer dans ce cadre, mais aujourd'hui cette mainmise paternelle serait tout simplement invivable. Un effort de discernement s'impose donc en permanence et spécialement dans les périodes de mutation, devant des institutions qui peuvent parfois signifier et exprimer tout sauf le service authentique de l'amour. Il ne s'agit point ici de canoniser les institutions matrimoniales concrètes, mais bien de souligner la nécessité du principe de l'institution.

« L'amour est enfant de Bohême ». Quel amour ? Sans loi il fait une vie de Bohême, précisément. Ce peut être intéressant, une vie de Bohême, un temps, celui de la fête, celui du carnaval, celui de

29. J. Fourastié, *Essais*... (cité note 6), p. 13-15.

Dionysos. Mais la vie réelle, la vraie vie — dont le sérieux n'est pas incompatible avec la joie, nous le voyons tous les jours —, n'est-elle pas autre ? L'amour est-il fatalement esclave de la loi ? Il y a plusieurs façons d'être esclave ou libre par rapport à la vie et par rapport à la loi, remarque saint Thomas : on peut se croire libre parce qu'affranchi de la loi, mais si on est esclave de ses « passions » ? On peut être libéré de ses « passions » et esclave encore, esclave parce que soumis à une loi qu'on n'aime pas et que l'on subit. On peut être libre enfin, libre vis-à-vis de ses « passions » et libre vis-à-vis de la loi parce que cette loi, on la comprend et on l'aime [30]. Cette loi qui institutionnalise l'amour et l'intègre dans le temps et la communion aux autres, finalement, c'est le mariage. On peut être esclave dans le mariage, on peut aussi être libre dans le mariage. C'est la personne qui décide.

EROS ET THANATOS

« Si telle est la condition de l'homme vis-à-vis de la femme, mieux vaut ne pas se marier », c'est le cri du cœur des disciples lorsqu'ils entendent le Christ exprimer le dessein de Dieu sur le couple humain (*Mt 19,* 10 [31]). C'est aussi le point de vue de beaucoup de gens aujourd'hui. « C'est parce que j'aime Martine que je ne l'épouse pas. Je respecte sa liberté » [32]. Cette soumission à une loi aimée, que nous évoquions à l'instant, n'est-elle pas le comble de l'aliénation, celle de l'esclave qui aime ses chaînes ? N'est-ce pas l'aliénation religieuse par excellence, l'opium du peuple ? Comme si l'encens dont on entoure son cadavre pouvait faire oublier la mort d'Eros ! Car c'est bien de cela qu'il s'agit : Chronos, Polis et Nomos se liguent pour signer l'arrêt de mort d'Eros. Les gens, d'ailleurs, ne s'y trompent guère, qui utilisent volontiers une expression populaire lourde de sens : « enterrer sa vie de garçon » (il serait d'ailleurs intéressant de savoir pourquoi on ne dit jamais « enterrer sa vie de fille » !).

Le thème de l'amour et de la mort est classique dans la littérature comme dans la vie quotidienne, et les amants tragiques de nos journaux sont bien souvent, sans le savoir, frères et sœurs de Juliette et Roméo ou d'Othello. Le thème s'enrichit d'harmoni-

30. *S. Theol.* Iª IIªᵉ, q. 96, a. 5 ; q. 107, a. 1 ; q. 108, a. 1 ; cf. M.-J. SCHEEBEN, *Dogmatique,* note sur le Saint-Esprit ; et le très intéressant article de J. Cl. SAGNE, *La loi, la réciprocité et le don,* dans *Le Supplément,* n° 108 (févr. 1974) 3-26.

31. Sur l'exégèse de ce passage, cf. Th. MATURA, *Le célibat dans le Nouveau Testament d'après l'exégèse récente,* dans *NRT,* 97 (1975) 487 ss.

32. Cf. le témoignage cité note 4.

ques nouvelles depuis Freud, et de façon inattendue, chez la dernière venue des sciences humaines [33]. On ne soulignera ici brièvement que les interférences entre ce thème classique et nos propres réflexions.

A chaque étape nous avons vu que le réel oblige Eros à sortir du rêve et à courir un risque, un risque mortel. Mais si l'amour humain est plein de risques, s'il est difficile, c'est parce qu'il est difficile et risqué de devenir un homme. L'humanisation, la civilisation commence précisément, estime Freud, par le renoncement coûteux au plaisir immédiat sous la pression du principe de réalité : son accomplissement passe paradoxalement par la mort [34]. D'où le risque majeur, un autre dirait « le combat à mort », de la vie humaine, que l'on retrouve dans toute réalité humaine. Plus une réalité est dense en humanité, plus elle portera la marque de cette mort. C'est pourquoi la sexualité, apparemment si simple, innocente, paradisiaque, se révèle pleine de richesses insoupçonnées, mais aussi pleine de risques, elle qui repose sur le manque, l'absence : elle « apparaît comme ce à quoi on ne peut renoncer si l'on veut vivre, et comme ce à quoi on doit renoncer si l'on ne veut pas mourir », observe un psychanalyste [35].

Le mariage, en prétendant établir la « conviviabilité » d'Eros avec Chronos et Polis, le fait entrer dans l'utopie. C'est vrai, mais pas dans l'utopie au sens du mirage dont nous avons parlé, rêve fermé au réel et à l'avenir. Il y a une utopie qui est créatrice, déjà pour le présent : c'est celle qui, réaliste, refuse d'enfermer tout le réel dans sa pesante réalité présente, et le prend tout entier, y compris sa capacité d'évolution : le réalisme qui est aveugle devant l'évolution possible, devant les virtualités du réel, est irréaliste, alors que l'utopie, quand elle est consciente, et des pesanteurs du présent, et des possibilités de l'avenir, est réaliste. « Dans le sacrement de mariage, l'utopie devient espérance » [36]. Cette utopie-là passe par la mort. Mais elle n'est pas « pour la mort », elle n'est pas mortelle, c'est la mort pour la vie dont nous parle l'évangile : « Qui cherche à

33. K. LORENZ, *L'agression, une histoire naturelle du mal*, Paris, Flammarion, 1969 : la vie animale se développe sur fond de menace, d'agression, de pulsion de mort surmontée, un processus de « ritualisation » métamorphosant l'agression en amour : « Il existe bien une agression intraspécifique sans son antipode, l'amour. Mais à l'inverse, il n'y a pas d'amour sans agression » (p. 232). Aussi K.L. souligne-t-il sa rencontre avec Freud (p. 6).

34. « Au-delà du principe du plaisir » et « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », dans *Essais de Psychanalyse* (cité note 11), p. ex. p. 44-53 et 243. Cf. F. ALEXANDER, *Principes de psychanalyse*, coll. *Petite Bibl. Payot*, 1968, « Instincts de vie, instincts de mort », p. 57 ss.

35. J.-M. POHIER, *Recherches sur les fondements de la morale sexuelle chrétienne*, dans *RSPT* 54 (1970) 3-23, 201-226, repris dans *Au nom du Père*, coll. *Cogitatio fidei*, 66, Paris, Cerf, 1972, p. 171-223.

36. A. ROUET, *Les jeunes en union libre*, dans *Le Supplément*, n° 106 (sept. 1973) 347.

gagner sa vie la perdra, et qui la perd la sauvera » (*Lc 17,* 33) : qui prétend sauver sa vie — y compris l'amour — en la protégeant, en refusant de la risquer, de l'engager, en l'enfouissant comme le talent dont parle ailleurs le Christ, la perdra, mais celui qui joue le jeu de la vie, qui accepte le risque de la perdre, la sauvera en vérité. La faillite, le péché d'Eros n'est pas de vouloir vivre ! C'est de vouloir s'éterniser sans passer par la mort : « Vous serez comme des dieux ». Or nous savons bien qu'Eros, comme l'homme, ne peut entrer dans l'éternité que par-delà le tombeau. Il lui faut dépasser le temps, et les autres, et la loi, non pas en les niant, mais en les assumant. Le témoignage cité plus haut : « Nous sommes deux à jamais, le temps ne compte pas, le temps n'a aucune importance... » illustre parfaitement cette négation du temps... dans l'illusion du rêve. Le dépassement du temps, c'est tout autre chose : non point rêve, mais affrontement à la vie et à la mort, cette composante irréductible de la vie humaine. L'amour et l'homme ne peuvent vivre pour toujours qu'en suivant le chemin de celui qui « semblable aux hommes... s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix... » et que « Dieu a souverainement exalté » (*Ph 2,* 6-9). C'est en suivant ce chemin-là, qui conduit à la vraie liberté (*Ga 5,* 27), qu'Eros vivra pour toujours, transfiguré en *agapè,* transfiguré, gardant son visage, ses traits propres, mais porteur d'une ressemblance qui le fait image de ce qu'il n'était pas en lui-même.

L'histoire d'Eros, c'est celle de cet enfant de l'évangile, possédé par un démon qui le jette à terre et le met hors de lui-même ; le Christ intervient : « L'enfant devint comme mort, si bien que beaucoup disaient : ' Il a trépassé ', Mais Jésus, le prenant par la main, le releva, et il se tint debout... » (*Mt 9,* 26-27).

Et voilà, le tour est joué, penseraient certains, et voilà Eros marié ! Eros, possédé par son démon, en proie à sa puissance dionysiaque, guéri et sagement reconduit par l'Eglise jusqu'au lit conjugal sous le calendrier d'*Humanae Vitae.* Est-il seulement reconnaissable ? « C'est lui, disaient les uns. Nullement, disaient les autres ; il lui ressemble » (*Jn 9,* 9). Eros vivant ? Ou l'ombre d'Eros, drogué, marchant docilement vers l'alcôve où l'on va l'enchaîner à nouveau ? Le tour est joué ? Tour de passe-passe que ce retournement de sens ? Ou retournement dialectique rejoignant le réel ?

Nous avons vu que l'éclairage des sciences humaines autorisait cette lecture en soulignant l'exigence paradoxale, pour une sexualité vraiment humaine, de l'intégration de Chronos, de Polis et de Nomos..., paradoxale parce que contraire à l'expression spontanée d'Eros. Si les sciences humaines orientent déjà vers cette lecture, au moins possible, rien d'étonnant à ce que la lumière de l'évangile la confirme : si l'homme passe infiniment l'homme, si l'amour passe infiniment

l'amour, n'est-ce pas parce que l'homme est l'Image qui renvoie à l'Inexprimable, n'est-ce pas parce que justement le mystère affleure *précisément en ce point où s'enracinent et la similitude*, et la différence : « ... à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa » ? Comment s'étonner alors que le mystère du Fils de l'homme, le mystère de mort et de résurrection, se réfracte dans le mystère de l'homme, homme et femme ? Le dernier mot de l'amour échappe aux sciences de l'homme : c'est seulement le Fils de l'homme qui le prononce et « ce mystère est grand, je veux dire par rapport au Christ et à l'Eglise » (*Ep 5*, 32). — D'ailleurs ces fiancés ou ces époux que nous connaissons, vivant joyeusement et difficilement parfois un amour vraiment humain et vraiment chrétien, ne sont-ils pas comme la ratification, la signature, dans la vie, de cette Parole de Dieu ?

MODÈLES CULTURELS, SCIENCES HUMAINES ET ÉTHIQUE

Même dans un langage adapté, des réflexions comme celles qu'on vient de développer passent mal la rampe auprès de la « clientèle » moyenne d'une session de préparation au mariage... A plus forte raison elles ont peu de chances de passer l'écran de nos T.V. Comme la sexualité est vécue dans un groupe, elle est profondément marquée par ses modèles culturels, nous l'avons suffisamment souligné. Or nos conclusions vont justement à contre-courant des modèles culturels qui s'imposent actuellement chez nous.

Un dernier « tube » (nous n'en sommes plus à une chanson près) peut nous le rappeler au besoin :

> On est sur la terre
> Pour se laisser faire
> Y a pas d'mal à s'faire du bien...

Ce n'est évidemment pas un chant jociste. Il est non moins évident que le programme de vie qu'il trace ne cadre pas tout à fait avec tout ce que nous avons dit sur l'amour. Alors, pourquoi prêcher dans le désert et tenir un discours défendable en soi, peut-être, mais sans grande prise sur les gens que cela concerne ? N'est-ce pas rêver à notre tour après avoir tant plaidé pour le réel ?

Ce constat de décalage suffit-il pour dirimer le débat ? Très conscients de ce déphasage, beaucoup de moralistes connaissent la tentation de quitter subrepticement le terrain où ils évoluaient avec plus ou moins de bonheur pour s'avancer sur celui des sciences humaines, apparemment moins mouvant. En se parant du prestige de ces sciences neuves, ils pensent récupérer leur crédibilité compromise. Loin de moi l'idée de nier l'importance des sciences humaines. Mais il est piquant de constater qu'au même moment certains représentants — et non des moindres — de ces disciplines poussent des incursions

de plus en plus profondes sur le terrain abandonné par les moralistes : « En soulignant la nécessité du concours des sciences sociales, je me garde de tomber, à mon tour, dans l'illusion scientiste. La connaissance de ce qui est, ou même la prévision de ce qui doit être : donc faire l'économie du choix... », remarque G. Friedmann [37]. De fait, la démarche éthique ne peut se borner à un constat de type sociologique, même si elle cherche à comprendre le pourquoi de tel ou tel comportement individuel ou collectif. Ce travail est nécessaire, il n'est pas suffisant ; hier on spéculait abusivement sur l'homme théorique ; aujourd'hui on commence à prendre en considération l'homme réel. Mais si

---

37. *La Puissance et Sagesse,* Paris, Gallimard, 1970, p. 400-401 : l'auteur, saisi par « Le Grand Déséquilibre » entre la puissance et la sagesse chez l'homme moderne « désenchanté » de la puissance, constate, avec J. Rostand, qu'« il lui faut apprendre le métier de Dieu », accéder à « une sagesse tâtonnante et modeste » (p. 123) ; et lui, de formation marxiste, retrouve les accents et les mots de saint Paul pour indiquer le chemin à suivre : « Il faut paraître fou puisque aujourd'hui... l'apparente folie est le véritable réalisme, la vraie sagesse... » (p. 145). « On ne peut spiritualiser (en fait sauver) ce monde sans... un effort sur soi, parti de l'homme intérieur » (p. 355). G. Friedmann aboutit à ces conclusions en partant de la sociologie du travail (non point qu'il les déduise de là) : il cite lui-même Einstein : « Il n'est pas de chemin qui mène de la connaissance de ce qui est à ce qui *doit* être » (p. 319) ; or il rencontre d'autres témoins partis d'horizons très différents : p.ex. le Professeur J. Hamburger, venant, lui, de la biologie appliquée : « Pour mettre fin à ce conflit (entre la puissance et la fragilité de l'homme manifestées par les progrès de la biologie), pour faire naître un humanisme plus cohérent, et partant plus efficace, il faut soulever une passion et créer une morale » (*La Puissance et la Fragilité,* Paris, Flammarion, 1972, p. 191) ; ou encore, en pleine convergence, et venant, cette fois, de l'éthologie, K. Lorenz : « Le sort de l'humanité dépend de la question si, oui ou non, la morale responsable sera capable de venir à bout de son fardeau qui s'alourdit si rapidement » (*op. cit.,* p. 269). Il y a là une invitation pour les moralistes, non point à revenir à l'homme théorique, mais à se mettre humblement à l'écoute des sciences humaines et à poursuivre leur propre chemin sur leur terrain à leurs risques et périls, comme déjà les invite en un sens Paul VI dans la lettre au Cardinal Roy (n° 40) : « Comme pour les sciences de la nature, l'Eglise fait confiance à cette recherche et invite les chrétiens à y être activement présents. Animés par la même exigence scientifique et le désir de mieux connaître l'homme, mais en même temps éclairés par leur foi, les chrétiens adonnés aux sciences humaines ouvriront un dialogue, qui s'annonce fructueux, entre l'Eglise et ce champ nouveau de découvertes. Certes chaque discipline scientifique ne pourra saisir, dans sa particularité, qu'un aspect partiel mais vrai de l'homme ; la totalité et le sens lui échappent. Mais à l'intérieur de ces limites, les sciences humaines assurent une fonction positive que l'Eglise reconnaît volontiers. Elles peuvent même élargir les perspectives de la liberté humaine plus largement que les conditionnements perçus ne le laissaient prévoir. Elles pourraient aussi aider la morale sociale chrétienne, qui verra sans doute son champ se limiter lorsqu'il s'agit de proposer certains modèles sociaux, tandis que sa fonction de critique et de dépassement se renforcera en montrant le caractère relatif des comportements et des valeurs que telle société présentait comme définitives et inhérentes à la nature même de l'homme. Condition à la fois indispensable et insuffisante d'une meilleure découverte de l'humain, ces sciences sont un langage de plus en plus complexe, mais qui élargit, plus qu'il ne comble, le mystère du cœur de l'homme et n'apporte pas la réponse complète et définitive au désir qui monte du plus profond de son être. » Ces notes étaient rédigées quand j'ai lu l'article de J. D. Robert, *Nécessité actuelle d'une démystification du « scientifique »,* dans *NRT,* 1975, 439-455, confirmant et élargissant ce point de vue. — De même, à propos de l'ouverture des scientifiques sur « un au-delà de la science », Fr. Russo, *La science et l'incroyance,*

l'homme est, en quelque sorte, à faire, si le monde est à construire, il ne suffit pas d'une démarche indicative, il faut passer à l'impératif, même si c'est d'une manière tâtonnante et humble [38].

Pendant la guerre d'Algérie un aveuglement collectif, servi par le chloroformage de l'Opinion (et la trahison de combien de clercs, de l'Eglise à l'Université en passant par la Presse ?) a rendu possible une démoralisation en profondeur de l'Armée et de la Nation. Ceux qui sauvaient, effectivement, et la morale et l'honneur, on les accusait de démoralisation et de trahison, qu'ils s'appellent P. H. Simon, J. Vialatoux ou H. Aleg chez les « clercs », ou J. de Bollardière chez les hommes d'action. L'engagement prophétique des hommes d'action, sur le terrain, a été encouragé et soutenu — m'a dit le général de Bollardière lui-même — par l'engagement de certains intellectuels dans leur domaine, l'un et l'autre procédant d'une lucidité et d'un courage autres mais semblables. Peu nombreux furent alors les intellectuels, et moins encore les militaires, qui refusèrent ouvertement de faire comme si la guerre menée était sans bavures, de légitimer lesdites « bavures » et à plus forte raison de cautionner l'aveuglement quasi général. Leur petit nombre ne les a pas empêchés d'avoir raison.

La révolution sexuelle nous rend témoins de comportements collectifs qui atteignent profondément les hommes, les femmes, les couples d'aujourd'hui et l'humanité de demain. S'ils sont convaincus de la nocivité de certains de ces comportements, les intellectuels doivent-ils se taire sous prétexte qu'ils prêchent dans le désert ? Ont-ils le droit de décrire seulement les phénomènes, ou de chercher simplement à comprendre le pourquoi de ces comportements ? La compréhension est une étape nécessaire, elle n'est pas suffisante. Au-delà de la compréhension un jugement de valeur s'impose, dans un domaine aussi prégnant d'humanité, de chances et de risques pour les hommes. Ce jugement de valeur est d'ailleurs porté, implicitement, comme un acquiescement s'il ne s'exprime pas : là où s'impose une parole, qui ne dit rien consent. Le manque d'audience d'une parole en un temps donné ne suffit pas à justifier le silence. Certes on ne peut se désintéresser de l'impact de sa parole, à moins d'être masochiste. Pourtant la question n'est pas d'abord de savoir si on sera entendu, mais de savoir si on a raison. Si on a raison,

---

ibid., 1974, 246-265. Cette démystification des sciences serait-elle le fait des grands esprits ? Voilà cent ans, Tolstoï avait déjà pris ce recul salutaire vis-à-vis du scientisme triomphant de son époque : « Il comprit alors que l'exactitude et la clarté de ces connaissances scientifiques sont inversement proportionnelles à leur relation avec les problèmes essentiels de la vie : moins elles ont de relations avec ces problèmes, plus elles sont précises et claires, et plus elles tendent à donner une solution aux problèmes de la vie, moins elles sont claires. Qu'il s'agisse de la physiologie, de la psychologie, de la biologie ou de la sociologie, les réponses qu'elles proposent sont encore plus pauvres, plus confuses et plus prétentieuses » : N. WEISBEIN, *L'évolution religieuse de Tolstoï*, Paris, Ed. des Cinq Continents, p, 134-135.

38. Cf. J. JULLIEN, *Nouvelles orientations en théologie morale. Réflexions sur la méthode*, dans *Le Supplément*, n° 92 (févr. 1970) 105-120.

tôt ou tard, ici ou ailleurs, cette parole portera son fruit. C'est souvent une petite minorité, jugée au départ déviante, qui inverse les courants culturels, pour le meilleur et pour le pire. Ici encore le vrai réalisme implique un certain prophétisme [39]. Mais il faut justement pro-férer la parole parce que cette minorité a besoin de savoir pourquoi elle porte l'avenir.

Une parole comme celle-ci n'est pas entendue par la masse des gens aujourd'hui. Soit ! Elle n'est pas pour autant sans prise sur les gens concernés par la révolution sexuelle. Des jeunes, des fiancés, des époux entendent vivre pleinement dans le monde d'aujourd'hui l'amour vraiment humain, difficile, risqué mais plein d'espérance que leur fait deviner une réflexion en profondeur, éclairée chez les chrétiens par l'Evangile — ou tout simplement un instinct vital du mystère, auquel l'Esprit Saint n'est sans doute pas étranger : j'en ai rencontré un certain nombre, individuellement ou dans des groupes divers, qui se sentaient en harmonie profonde avec le type de réflexion développé ici. Ils sont peu nombreux. Leur petit nombre ne les empêche pas d'avoir raison et de porter les chances de l'avenir. Raison de plus pour qu'on les aide à vivre, non pas en esprit de croisade pour une très équivoque cité catholique, mais selon l'esprit que Pierre déjà insufflait au « petit reste » de son temps : « Ayez une bonne conduite au milieu des païens, afin que, sur le point même où ils vous traitent calomnieusement de malfaiteurs, ils puissent, en y regardant bien, glorifier Dieu pour vos bonnes œuvres au jour de sa visite » (*1 P 2*, 12). Bien sûr, au yeux des sages d'aujourd'hui, à l'aune des modèles de comportements imposés par les mass media ou par les « sages » qui font l'opinion, ils apparaissent comme un peu fous, demeurés... On les tolère avec condescendance tant qu'ils ne menacent pas les modèles régnants, on les brocarde gentiment en les plaignant un peu... jusque dans certaines sphères de l'Eglise. Ce n'est pas la première fois. Ils rejoignent, sans trop le savoir, ces hommes et ces femmes de Corinthe à qui Paul écrit : « Regardez, frères, parmi vous ceux que Dieu a appelés. Il n'y a pas beaucoup de sages selon la nature, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de gens bien nés. Mais ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages... » (*1 Co 1*, 26-27).

F 29200 Brest
51, rue Jean-Macé

J. JULLIEN
Curé de Saint-Louis

---

39. Cf. J. JULLIEN, ***La guerre : réalisme et prophétisme***, dans ***Masses Ouvrières*** **21, n° 224 (déc. 1965) 18 ss.**